

Le texte qui suit est tiré du n°15 de la revue *Encyclopédie des nuisances – Dictionnaire de la déraison dans les arts, les sciences & les métiers* publié en avril 1992.

## Abramboé

*Anticipant sur la disparition prochaine du genre de voyage qui lui semblait digne d'être entrepris, Herman Melville notait, avec cette qualité d'humour qui lui est propre, que seuls les lieux qui ne sont pas inscrits sur les cartes sont réels ; et cela sonne à présent comme une prophétie, du moins auprès des gens qui refusent de trouver leur chemin dans un monde fléché et quadrillé de part en part. Abramboé, anciennement « Cité et pays de la Côte d'Or », a disparu des cartes de l'Afrique depuis longtemps, remplacé par un autre toponyme, et c'est justement l'intitulé que nous avons choisi pour traiter du tourisme de masse, des mœurs, qu'il a instaurées, et de sa part de responsabilité manifeste dans le processus auquel nous assistons aujourd'hui, qui voit le monde s'unifier en un seul corps d'empire, parlant une langue unique.*

Le voyage, tel qu'a pu l'expérimenter une grande variété d'aventuriers de toutes provenances, demeura longtemps le modèle de l'errance de la vie, temps ouvert au hasard, conscience que l'homme « dans cette vie, quand les choses ne sont pas en harmonie avec ses désirs – Ne peut que se jeter dans une barque... et s'abandonner au caprice des flots ». L'Antiquité ne songeait vraisemblablement pas à cette dimension, quand elle notait l'existence de trois sortes d'hommes, « les vivants, les morts et ceux qui vont sur la mer ». Elle cernait cependant assez bien en quoi la perte ne peut être jugée qu'en ses propres termes, par les siens. Il devait n'en rester, par définition, que très peu de témoignages.

En revanche, les voyages plus sûrs, les séjours lointains et les expéditions organisées à l'initiative des classes possédantes selon les nécessités de leur expansion outre-mer, ont alimenté le fonds commun des observations et enquêtes prolixes sur la diversité des populations terrestres, leurs usages, la contingence de leurs organisations sociales, de leurs gouvernements. Une foule de gens, bien entendu, ont continuellement parcouru le monde en tout sens, qui n'appartenaient vraiment à aucune de ces deux catégories de voyageurs, ou qui passaient de l'une à l'autre ; une part importante de livres de qualité (mémoires, récits d'odyssées, romans) est liée à cette origine. Enfin quelques auteurs, dont la passion dominante était plutôt de faire bouger leur temps, ont dû, à l'inverse, fuir et s'exiler après avoir publié leurs écrits. Le fait de ne pas avoir de domicile fixe, de se déplacer d'un pays à l'autre ou de changer sans cesse de ville, ayant d'ailleurs été reconnu par les révolutionnaires de partout comme un sort normal dont il aurait été jugé assez malvenu de se plaindre. Le cours des exils traçait, par vagues, la carte des conflits fluctuants d'une époque. Mais ce qui était vrai pour Hérodote, Montaigne, Arthur Young ou le marquis de Custine, c'est-à-dire pour des gens dont les motivations seraient à chercher plutôt du côté de la primauté de l'étonnement et de l'observation, de la variété des expériences possibles, l'était encore pour Giordano Bruno, Buonarroti, Bakounine, dont la vie menacée avait suivi la pente de passions non disciplinées, et les devoirs que ces passions se reconnaissaient, qui finissaient par

l'emporter sur toute autre détermination. A considérer les mœurs et les sites, et donc les occasions et les chances, le monde offrait alors, aux uns comme aux autres, et pour des usages différents, une diversité propice.

Le XVI<sup>e</sup> siècle pouvait écrire : « « Le royaume de France a vingt-deux journées de large et dix-neuf de long » ; ce que le *décideur* d'aujourd'hui, qui appartient à la couche la plus remuante de la société, puisque son étrange souveraineté le soumet encore un peu plus que quiconque aux obligations effrénées du moment, traduirait à peu près en ces termes : »L'Hexagone aura bientôt cinq heures de TGV de large par quatre de long ; la plus petite case de mon échiquier c'est l'Europe, l'espace de mes déplacements, le monde. » Mais quel monde ? Promis à quel usage, et voué à quelles fins ?

Tous les travaux d'aménagement qui occupent, à cette heure, la société mondiale visent à reproduire, à des degrés divers, le modèle inégalable de l'époque, la grande surface commerciale qui a su intégrer tous les signes convoités du ludique. On a mis en place, de la sorte, un *continuum* espace-temps, le décor proliférant d'une euphorie diffuse. La domination qui s'est découvert de nouvelles ressources à travers le complexe industriel du ludique de masse a transformé le monde comme elle aurait aimé le trouver. Un hall d'accès aux services publics, un village de vacances, un atelier modèle, une galerie d'art, un cabinet de dentiste, les nouvelles synthèses para-hôtelières, un bureau paysager : l'ambiance instaurée est partout le même. On avait autrefois sanctifié le travail. Le gestionnaire avisé, la belle équipe de créatifs de haut niveau qui l'assiste, n'insisteront guère là-dessus : ils préfèrent parler euphoriquement de n'importe quoi. Mais derrière cette présence continuelle du futile, c'est l'univers de l'employeur, de l'entreprise et de l'obéissance qui s'installe partout. Les bouleversements intervenus dans le plaisir de voyager s'inscrivent notoirement dans cette tendance générale.

L'industrie touristique s'appuie sur la masse solvable des consommateurs ; elle doit pour cette raison même favoriser l'accès du plus grand nombre à ses produits. Pour mieux asseoir la base de leurs intérêts respectifs, industriels du secteur et fonctionnaires d'Etat son convenus d'appeler cette lucrative situation *accès démocratique* auxdits produits. Et le touriste, de fait, s'intègre de toutes les façons dans l'ensemble des liens et dispositifs tissés à son intention. L'agence, son « tour operator » et ses divers relais concurrentiels, organisent la traversée du monde comme marchandise et comme jardin d'enfants. Personne, bien sûr, n'ignore qu'il n'est pas vraiment cela, mais pourquoi s'en soucier, quand on peut payer pour jouir passagèrement du plaisir de le croire ? Chaque réalité particulière susceptible d'être remodelée pour complaire à ce consommateur l'a été : qu'il s'agisse de régions entières, des coutumes de ceux qui le peuplaient, ou même de leur figuration convaincante dans un site réaménagé. Le côté « jardin d'enfants » est encore accentué par le fait que ce sont fréquemment les entreprises elles-mêmes qui se proposent de fournir, à un tarif préférentiel, le lieu choisi pour le repos de leurs employés. Le procédé ne passe plus, depuis longtemps, pour une exception révélatrice et une anomalie. Si l'ancien voyageur allait en quête de son propre but, choisi par lui, le moderne titulaire d'un revenu minimum d'insertion dans l'exotisme de masse trouve plutôt son bonheur dans la simple restitution de ses modestes économies aux industriels de la chose.

Nous ne nous étendons pas sur la *personne* du touriste, il 'en vaut pas la peine : la moindre de ses aspirations transpire par principe l'obéissance servile, endurcie d'une ignorance systématique du réel. La réflexion de Melville devient, sous son autorité béotienne : seul ce qui est mentionné dans les guides vaut le déplacement. Le sans-gêne de ses manières, comme l'inconvenance saisonnière de ses déguisements, qui du moins

permettent encore à certains, pour un temps, de réussir à l'éviter, ne sont qu'à la surface du phénomène. A le voir papillonner d'une arnaque à l'autre, il est une créature de bien peu de poids. Mais les traces qu'il laisse partout sur son passage dessinent un vaste *sacco del mondo* qui ne rencontre pas d'obstacle. L'ensemble offre une vue typique, édifiante, sur la décadence d'une société dont les fantaisies et les drames avancent ensemble, de conserve pourraient-on dire, révèlent leur unité profonde, une sorte de Renaissance inversée, et finissent par se confondre tout à fait.

Beaucoup de touristes ne semblent pas loin de penser que les beautés des cités historiques leur étaient finalement destinées, à eux, pour servir d'arrière-plan aux grimaces de ceux qui se satisfont de paraître contents. S'ils portent fièrement en bandoulière des fragments d'un techno-équipement qui les fascine, c'est surtout afin de pouvoir ramener les fidèles instantanés d'une vie insignifiante, où ils se célèbrent eux-mêmes et que personne ne regardera sinon leurs proches, puisés parmi parents et collègues, qui y sont obligés puisqu'ils en ont de semblables à infliger et qu'ils comptent sur la même indulgence. Jamais des hommes si intégralement privés de ressources n'auront accumulé aussi objectivement autant d'archives sur le néant.

On nous dira certainement que le touriste, à titre individuel et exceptionnellement, se révèle parfois moins aberrant que le délire collectif d'adaptation mimétique dans lequel il est pris, et nous le concéderons volontiers. Le point essentiel reste qu'il ne parvient nullement à le manifester. Non seulement la plupart se disent satisfaits, mais ils ont aussi la ferme conviction qu'il n'y a jamais rien eu de mieux, et qu'ils se trouvent à un moment privilégié de l'histoire humaine. Ils sont les commensaux du mode de production qui a fait table rase.

L'industrie de la restauration collective, qui s'est perfectionnée en même temps que le tourisme de masse, devait trouver dans les déplacements pendulaires massifs et les séjours normalisés un marché, un terrain d'expérimentation, et même un idéal. Elle a su mettre à profit le moment si favorable où une grande concentration de clientèle se retrouve attachée à son siège, des heures durant, à l'intérieur d'un couloir autoroutier ou à trente mille pieds de haut, dans des conditions expérimentales de réceptivité où l'environnement technique exige discipline et conformité. Il faut croire sur parole un promoteur de cette gastronomie adaptée, lorsqu'il affirme que les plats sont confectionnés « selon une rigueur industrielle, en laboratoire, par des spécialistes équipés de masques et de gants (...) meilleure façon de préparer un plat traditionnel type sauté d'agneau ou choucroute, dont les gens se montrent encore friands, même s'ils les exigent sans graisse et allégés » (Le Monde, 6 juin 1990). De manière significative, ces préparations gagnent l'ensemble de la restauration collective après rodage dans l'espace touristique. Pourquoi ce qui a satisfait Air France, la S.N.C.F. et les haltes autoroutières, serait-il refusé aux usines Renault, à la préfecture ou aux écoles de la ville de Paris ? Les ressortissant des pays dont la puissance commande aux goûts représente une demande pressante et considérable puisque les conditions ordinaires de leur alimentation ne leur permettent plus de goûter véritablement les cuisines des contrées éloignées qu'ils visitent, sans risquer de contracter des maladies durables. Il faut, dans ce cas, importer cette alimentation, voir la préparer sur place, dans des conditions répondant aux standards dont ils sont familiers. Quant à l'effet de dépaysement, qui survit contradictoirement et que continue à assurer l'indéniable authenticité du personnel de service, on peut l'observer, en retour, sur les populations indigènes. En contact avec tant de nouveautés, celles-ci en viennent à modifier peu à peu leur alimentation, notamment par l'intermédiaire de ce petit personnel d'encadrement qui trouve flatteur d'adopter à son tour de tels signes distinctifs de supériorité. L'Europe, elle-même si passionnée à se

renier, connaît bien cette façon d'être circonvenu par des *misères transmises comme des privilèges*. C'est sur ce mode qu'elle s'est perdue.

L'industrie du ludique opte aussi pour une aimable diversification des plaisirs. Non sans mal. L'existence de territoires encore préservés du tourisme de masse attire deux sortes de convoitises, pour deux usages distincts, selon qu'ils furent négligés inexplicablement, ou jugés impraticables. Une des fonctions des magazines spécialisés consiste à mettre la main sur des lieux encore agréables, restés irrationnellement à l'écart. La suite, plus aisée, procède à la façon délicate des médias : un reportage, un guide indiqueront avec émerveillement « la dernière île grecque » non polluée par la présence de ceux à qui on la signale. Quelques contrées franchement hostiles reçoivent par contre la visite de détachements de salariés d'élite, dont l'entreprise s'est montrée désireuse de tester, par exemple au cours d'un « week-end de survie », la résistance, la discipline et la débrouillardise pour qu'ils les réinvestissent aussitôt dans la servilité. Dans un esprit assez peu différent, de nombreux particuliers s'exercent, de leur côté, à divers « défis », « records », « confrontations », d'un genre aussi spécieux. Car enfin, comment des gens qui ont si bien pactisé avec une domination qu'ils refusent de reconnaître en tant que telle, ne verseraient-ils pas dans quelque activité parodique, quand il leur prend fantaisie de regretter les « temps aventureux » ? On ne rencontre jamais que la vérité de son être, et ceux-là ne peuvent s'en inventer une autre, destinée aux congés. Aucune activité permise ne saurait effacer le renoncement à toute communauté réelle, au devenir historique vivant, dont l'actuelle paralysie exige justement de pareils substituts (sport, culture, tourisme), en même temps qu'elle en ruine la substance.

*L'intervention historique autonome*, dont les hommes, au moment où ils craignent qu'elle soit devenue impossible, se convainquent qu'elle n'est plus nécessaire et refusent d'en entendre parler, est le véritable tabou au cœur des divertissements de l'époque. Tous les choix bénins concédés à la suite de cet abandon le sont nécessairement de bonne grâce. On insistera beaucoup pour couvrir cette opération décisive du beau nom de démocratie.

L'oppression qui a réussi à s'emparer de notre temps *en s'en faisant admettre*, dispose donc d'une marge de manœuvre étonnamment large. On l'a vue procéder à un réaménagement brutal du territoire mondial qui réalise d'assez près le concept roumain de *systématisation*, et cela dans l'assentiment quasi général. Ce qui incite à croire que la tentative provinciale des Balkans déplaisait surtout pour son manque déplorable de moyens. Ce monde, qu'on entende bien, est évidemment bien différent de ce que voulait en faire Ceausescu. Mais plusieurs dictateurs longtemps tolérés ont pu expérimenter certaines formules pleines d'avenir, comme en avant-garde, quoique dans leur style indéfectiblement archaïque. Les développements récents de la société mondiale ont joué d'autres tours à la pensée politique du siècle, et aux divisions respectables auxquelles elle s'était identifiée. La cohérence de ces quelques citations, on dirait aujourd'hui le « suivi », en livre un autre exemple : elles semblent se stimuler et se répondre avec tout le bonheur d'un potlatch entre experts, ce qu'elles sont après tout. « A l'avenir, la France jouera en Europe le rôle d'une Suisse agrandie et deviendra un pays de tourisme » ; « L'essor économique de la France est en partie lié au tourisme culturel » ; « Les 40 000 monuments français, ce sont nos gisements de pétrole ». Il se trouve seulement que la première de ces vues programmatiques relève plutôt de l'injonction sans réplique, puisqu'elle a été énoncée, dans sa directive n° 480 du 9 juillet 1940, par Hitler ; lequel ajoutait, nettement dépréciatif, que ce pays pourrait aussi « éventuellement assurer certaines productions dans le domaine de la mode ». Les autres proviennent

respectivement d'un ministre en exercice – l'expression « tourisme culturel » ayant naturellement perdu toute connotation critique, ou même vaguement péjorative – , et d'un directeur motivé de la Caisse nationale des monuments historiques. C'est dire que le marché totalitaire en cours d'équipement entend réaliser avec candeur un projet ancien, formulé à l'origine sur le mode le plus méprisant.

« Alors que le RER reliera en une demi-heure le parc au centre de Paris, il n'en faudra même pas autant au TGV pour atteindre Roissy ; Eurodisneyland au marchepied des rames du TGV, à quelques coups d'ailes de l'aéroport appelé à devenir la porte de l'Europe, à quelques tours de roue des autoroutes A4 Et A1... On pourra non seulement s'amuser, mais se loger, camper, faire ses courses, pratiquer un sport, se restaurer, participer à un congrès et travailler. A la limite il sera même possible de se livrer à toutes ces occupations sans céder à la première d'entre elles qui sert d'enseigne : les attractions. » Le concept de « parc » évoque de prime abord des enfants en bas âge que l'on doit protéger contre les dangers de leur propre insouciance. Le « parc de loisirs » représenterait, en peu de mots, le nouveau *jardin des délices réalisées de la marchandise*. Paris transformé en banlieue d'un Disneyland ; et Lille réduite au rôle de débouché de l'« euro-tunnel » connectant Londres et Milan, avec un équipement semblable, cette fois sous le nom de « Camp du drap d'or ». L'histoire jugera. Peut-être différemment des maîtres promoteurs du moment.

L'implantation à l'échelle internationale de parcs de loisirs, dont Eurodisneyland figure une des capitales à venir, sera complétée par un maillage national plus fin, exploitant des territoires historiques épargnés. L'enjeu est d'importance : le tourisme, secteur en continuelle expansion, serait amené à devenir, d'ici dix ans, une des premières industries mondiales, l'apport local n'étant pas négligeable. D'une part, on sait que demeures, château et survivances diverses encomrent encore les meilleurs sols de nombreuses municipalités, comme les plus mauvais moments de leur gestion. Il y a là, on le voit, comme un gisement. D'autre part, l'affluence étrangère n'est certainement pas la seule attendue. Depuis qu'il ne subsiste plus de liens communautaires, les hommes tendent à se comporter, chez eux, exactement comme des touristes, dès qu'ils ont un moment de répit, ou plutôt dès qu'ils auraient pu en avoir un, car « la promesse d'émancipation que contenait le fait de ne plus être contraint de passer son existence dans un lieu unique s'est renversée en certitude malheureuse de ne plus être chez soi nulle part, et d'avoir toujours à aller voir ailleurs si l'on s'y retrouve » (*Relevé provisoire de nos griefs contre le despotisme de la vitesse*).

*Plus l'industrie poudroie, plus la puissance de propagande placée à son service verdoie.* On compose espace agricole de production et espace-loisir de consommation pour tenter de transformer les derniers descendants de la paysannerie, naguère chérie, en gardiens-ouvriers, ou même en agents de développement d'une prétendue « nouvelle nature ». Ici, le mot exact fait encore défaut, comme souvent dans de semblables expériences. Le matin surveiller la jachère, rejoindre les serres l'après-midi pour contrôler la composition écologiquement exacte des liquides nutritifs, interroger son petit logiciel fermier, accueillir plus tard à la ferme un couple de vacanciers stagiaires, vérifier la programmation musicale de la salle de traite, proposer ses légumes ou ses produits laitiers et, pourquoi pas, chanter dans les veillées où l'on évoquera la sagesse des anciens, en compagnie d'un animateur éco-rural qui aura su en retrouver les paroles dans les archives cantonales : il s'agirait d'une sorte de milieu apparenté tantôt à ces conservatoires d'espèces en voie de disparition, rappelant beaucoup les réserves d'indigènes consécutives aux dernières colonisations, si goûtées des touristes, tantôt à des zones de cultures diversifiées, « à l'ancienne ». Mais l'ancien détruit ne revient

jamais, et il est aussi vain de l'escompter dans ce cas précis que d'espérer la réapparition de l'Université médiévale, ou le retour des mœurs et des goûts baroques. Ces cultures seront donc réorganisées sur le modèle de la « petite entreprise performante ».

L'agro-tourisme, secteur régénérateur de la société industrielle avancée dans un redéploiement territorial sans précédent, se propose d'ailleurs de concilier trois intérêts antagoniques : celui du dernier carré des agriculteurs, sur le dos desquels s'est traitée de tout temps une partie de mutations historiques ; celui des salariés urbains, justement accablés, par plusieurs décennies de malheurs infligés à la ville disloquée ; celui, enfin, des bureaucrates locaux, « fonction publique territoriale » et rurale, menacée par la disparition même de la substance qui la nourrit. C'est dans chaque intervalle de cette trilogie que se profile la figure de l'écologiste de pointe, recruté également dans tous ces secteurs. La sauvegarde de l'espace rural passe désormais, nous dit une bonniche ministérielle, par la mise en place « d'un complexe écolo-industriel » comparable « au complexe militaro-industriel » (Cresson, Le Monde, 13 décembre 1991). La puissance industrielle-étatique responsable depuis quarante ans d'une si remarquable variété de ravages inédits, qui affluent aujourd'hui à la surface de toute la vie sociale, est naturellement sensible à ce qu'il se présente des gens inquiets pour répondre à son offre d'en partager sur-le-champ la gestion. Les uns veilleront au respect des nouvelles normes européennes de pollution, au toilettage des campagnes ; d'autres, plus ambitieux, mais aussi plus réalistes, à l'« euro-animation ».

On l'aura compris, il ne s'agit plus à proprement parler d'un pays, mais bien de « l'entreprise France », et ceux qui y vivent se le font enseigner chaque jour.